

pierre bonnet

chroniques d'un paratonnerre

récits poétiques

l'axe des choses

I

Imperceptiblement ballotté sur les pierres diverses qui bordent l'étang, un bateau à moteur freine l'eau. Les plis de l'onde se regardent un à un dans le gris du ciel vert-argenté de ce matin qui n'en finit plus de s'allonger, de respirer comme une femme qui dort. Ce matin froid et calme arrive comme une flèche dans l'air traversé par les vols incessants d'oiseaux sans nom, d'oiseaux qui semblent immortels aux yeux du monde entouré de cailloux vifs, chers, aigus et criards, de cailloux qui n'ont plus d'âge. Plus rien du tout. À se demander si les enfants de la Terre pensent encore aujourd'hui pouvoir exister au-dessus du monde qui bout, qui grouille, qui ne fait plus attention à ces petites choses que l'on nomme durement parce qu'on ne sait rien d'elles. Sauf que leur respiration ressemble à celle d'une femme endormie.

Autour plus rien ne fait de l'ombre. Tout a disparu de son volume propre. Les choses sont toujours elles-mêmes, mais la consistance qui donne l'ombre et la chair à la matière est partie

comme ça un jour. La matière des choses est une espèce de fortune incandescente qui ravive chaque partie de vie, chaque partie d'air et notre corps frêle, menu, chaud et vigoureux à la fois ne sait jamais vers où se tourner quand il est un point d'horizon ouvert totalement à 360 degrés sur le ciel, sur tout le monde entier et l'espace encore. En plus de tout ce que nous avons sous les yeux et dans le regard. Bribes d'incendies sur les forêts. C'est ce qui passe entre les joies et les gravités universelles des pensées qui se promènent dans l'âtre des cheminées, dans les foyers où les gens habitent bien en chair en os et en autre chose peut-être. Trop juste à dire. Certainement trop vite. Comme une bicyclette sur une rue en pente sans rien sans freins. Alors doucement on ralentit. Il faut dire à présent que tout ce qui se consume fortement sort du bois chaud incendié, nerveusement irrité presque parce qu'on le regarde de près et qu'on trouve beau un feu dans une cheminée quand dehors c'est une autre planète qui ne peut ressembler à rien dont on sache se faire une idée puisqu'on ignore tout jusqu'à son existence, jusqu'à son existence.

II

Il y a des grues, des tractopelles dans le lit de la rivière qui semblent après de grosses crues élever dans les airs avec leurs bras mécaniques le pus de la terre. Les vagues de la rivière sont des rideaux agités par le vent qui arrive en même temps que cette matière putride retirée, arrachée douloureusement du fond de la terre comme si on extrayait du fin fond de la nuit un cauchemar terrible qui aurait pris racine dans l'antichambre de l'enfance. Il se serait agrippé sans qu'on s'en aperçoive et, plusieurs dizaines d'années après, serait ressorti comme ça, enraciné très profondément dans les entrailles de l'être de toute une vie dont l'extraction aurait été une intolérable douleur. Il faut faire attention à ne pas laisser agripper à soi des idées petites mais cancéreuses car un jour la Terre ne supportera plus ça. Et l'on verra comme aujourd'hui ces tractopelles sortir la mélasse de la rivière. Il a dit « j'arrive de New York » avec des yeux brillants. « J'ai vu la seconde lune, l'autre satellite qui passe sans lumière dans l'océan secret d'une humeur amoureuse ». Il

a donc rencontré la femme à l'ascenseur, plantée là près du bouton d'appel, figée comme dans une peinture sans valeur, une monade froide au sommet de laquelle jamais personne n'est allé. Pourtant, on en a parlé quelques fois. Mais il est si haut cet immeuble que le mystère est créé. À présent installé aussi fort que la racine du vératre, aussi dangereux que son suc. Car peu de gens apprennent à lire entre les stries brûlantes de l'âge de la pierre. Peu de formes revêtent une apparence toute simple, ignorant le film posé sur le relief d'une forme aussi élémentaire que l'horizontale couverture ensorcelée par le monstre bleu qui cherche nos yeux pour se sortir de là, livrer à la nature une vision erronée de ce que nous aurions vu ou cru voir, su ou cru savoir. Ce matin sur le pas de la porte il a posé la gouttière qu'il tenait sur son épaule droite. Il a retiré une peau de figue flanquée sur sa tête à cause d'une erreur de mistral et il a dit « j'arrive » au sommeil. Peut-être parce que je n'ai pas envie d'écouter cela. Quand on dort on ne pense plus tout à fait comme le jour : on creuse un trou dans la nuit. On creuse toute la nuit le trou dans la nuit. Au bout du trou, il y a le jour. Le jour est un autre trou qui n'existe pas. C'est un anti-trou que l'on fore la

journée jusqu'à la nuit où l'on trouve le trou de la nuit que l'on creuse encore pendant notre sommeil. Et au bout de ce trou, au bout de ce tunnel, il y a le jour. On se réveille. On est content et on repart creuser un autre trou qui n'existe pas plus qu'avant la création.

Cette nuit on aurait dû s'apercevoir du changement. Le temps, lui, sent la relique. Depuis combien de temps est-il inscrit au registre des choses mesurées ? On ne sait plus. D'autant que la Terre s'est révélée être une bulle vide. Un autre trou entouré d'une matière encore inconnue de nos jours, une matière extrêmement dure et souple à la fois. Un peu comme du gruyère.

III

Devant les yeux, des images de téléviseur brouillé. Des milliards et des milliards de petits points blancs et des milliards et des milliards de petits points noirs avec autant de petits points verdâtres et orange. Des rayures qui défilent sans arrêt voilant la réalité des choses ordinaires, ne donnant plus que l'aspect d'un écran de téléviseur en panne à une tour de verre où pousse un nénuphar géant. Une espèce de tour de Babel au sein de laquelle les populations du monde apprennent à lire le livre des choses ordinaires : la lumière et les formes et les couleurs et les saveurs des fruits et des légumes faits de notre chair et de nos os, de notre énergie de l'unique espèce de la Terre. Puisqu'il est bien entendu qu'il n'existe qu'une seule espèce sur la Terre : c'est l'espèce humaine. Si un jour comme ce jour inventé qui fait en ce moment même l'objet de ce conte étrange, la réalité des choses ordinaires contenue dans la grande tour de verre où tout le monde peut voir la même chose, devient brusquement voilée comme le téléviseur, alors là, tout basculera et nous

aurons peur pour nos oreilles. Mais si nos oreilles sont aussi voilées au point d'entendre toute la journée un rythme de train passant sur les rails, il ne faudra pas faire comme Van Gogh qui s'est coupé l'oreille. Cela ne nous ôtera pas le son. Il faudra attendre de ne pas devenir fou à cause de ces sons répétés, de ce rythme obsessionnel et de ces images brouillées d'un poste de télé agonisant sur le sommet d'une décharge publique avec son fil branché dans une boîte de petits pois vide.

IV

Les rochers on dirait des poules. Les œufs, des étoiles filantes. L'anniversaire de l'arrivée des rochers par le ciel se situe autour du 11 août, et même parfois si ces poules fossiles ressemblent à des monstres n'oubliez pas, scrutateurs du ciel, que nous sommes de la même brillance que ces pépites de

lumière. Étoiles indifférentes au déplacement d'air produit par notre démarche d'hominidé dont les poèmes en forme de pas s'inscrivent à tout jamais dans le fil du temps tendu entre l'instant d'amour et la durée du plaisir qui nous est donné à être sur le sol. Sans commentaire. Sans mot de plus. Sans sourciller. Sans respirer. Sans battement de langue au cœur des primévères bleues et roses, association de couleurs déterminant la lingerie des garçons et la lingerie des filles. Or la lingerie des rêveurs est un voile, un parterre de fleurs, un massif d'odeurs et de tons qui habillent les montagnes, les plaines, les plages, les jardins, les prisons dociles pour nénuphars soumis aux vieux bassins moussus habités depuis l'aube des temps par des poissons rouges qui deviennent blancs en vieillissant. La jeunesse des poissons rouges comme de tout être vivant, est altérée et pétrie par la timidité des sentiments mis à nu. Le corps a des sas de sécurité. Les alarmes donnent des informations quand la bouche ne peut plus articuler un son ni sortir un grognement. Alors les yeux et la peau, reflets de l'âme, reflets du corps, disent des choses si belles qu'il est juste de ne pas les entendre parce que la vie nous prive d'un sens quand un autre mijote.

Dieu est une substance chimique qui procure le même plaisir qu'un vieil air populaire chanté dans le bar d'un quartier lumineux où des épluchures d'orange éparpillées ressemblent à des éclats de verre au creux desquels se reflète le soleil, fragile substance nourricière des muscles de notre dos. Le soleil prend racine dans la colonne secrète composée de trente-trois espions qui entretiennent un rapport totalement inconnu entre l'immensité du ciel et l'osseuse mer de la tranquillité.

V

Sur des larmes amoureuses emportées par des ruisseaux cognant aux murs droits et abrupts de la grande ville qui ressemblerait à Londres, il n'était pas sûr d'être là. Il ne se voyait pas en regardant les miroirs. Était-il là, n'y était-il pas ? Il navigait sur ces fameuses larmes amoureuses qui bercent les corps

et qui s'épuisent au bout de la rue, emportées par l'eau de pluie qui ruisselle, se perd dans le trou d'un caniveau puis disparaît au centre du monde pour ressortir par un robinet australien. Mais on ne sait rien de ce genre de mystère qui vous prend comme cela au milieu d'une journée anodine. Il ne savait plus qui il était et personne d'autre ne savait qui il était. Quand il touchait les murs, les murs le refusaient. Quand il marchait le long des buissons dans la campagne, son corps ne faisait plus d'ombre. Il aimait le soleil et voir les feuilles de platane voler en se laissant aller sur des bourrasques de vent. Il s'imaginait alors être sur une larme d'amour comme sur un lit douillet porté au bas de la rue pris par une averse. Il devenait le parent proche de ces nuages opaques, durs et concentrés qui pleuraient leurs grosses larmes sur la chaussée de la ville aux toits couleur rouille, aux cheminées crachotantes. Les vieilles fumées ne dépassant pas la hauteur des antennes de télévision tombent lourdement dans les rues. Elles suintent, rampent le long des murs gris humides et laids. Elles se mêlent à l'eau de la pluie. Lui ne savait plus qui il était au milieu d'un vaisseau de tristesse, au milieu d'un vaisseau nageant sur l'air libre de cette

campagne où il aimait parfois marcher pour se sentir exister. Pour se sentir comme la feuille de platane qui fait des volutes dans l'air. Un lent mouvement agité par un coup d'air. Il aimait la feuille de platane qui tombait sans rien dire sans rien dire. Oubliée de tout. C'est en arrivant près des marais qu'il put se placer devant un des miroirs où le monde peut se refléter. Mais il n'y avait rien. Le monde ne peut pas se refléter. La Terre a cette incapacité de se voir dans un miroir.

VI

Un abribus éclairé en pleine nuit dans la campagne déserte. Quel bus va passer si tard dans la nuit ? C'est un petit champignon isolé dans la grande montagne qui attend une main de cueilleur en sachant que personne ne viendra. Providentielle, la fleur de l'iris est un ensemble de points d'interrogation. J'ai

dans le nez une odeur de caoutchouc frotté. C'est la courroie du magnétophone à cassettes qui a marché pendant trois jours sans arrêt. Les yeux d'une chèvre morte regardent le fond du fossé tandis que ses cornes pointent encore vers des nuages blancs comme la façade de la chapelle située au-dessus de La Javie, canton de Digne-les-Bains.

L'automobiliste est si sérieux qu'on a l'impression qu'il tient un morceau de Terre Sainte quand il conduit. Ne serait-il pas plus simple d'avoir un nuage entre les mains ? D'ailleurs, n'est-ce pas cela, la Terre Sainte ? Un nuage grâce auquel l'homme peut tout se permettre : applaudir, avoir pour compagne la rive nue d'un lac de montagne, une fourmilière gigantesque et prier la pluie de ne pas défaire ce monument dédié au génie des genres. Ainsi l'ouverture entre la main gauche et la main droite du violoniste est idéale. Ainsi celle des mains de l'homme qui tient la Terre Sainte parfaite. Parfaite, l'invisible taille.

Parfaite, l'invisible taille du poisson vivant.